

**Intervention de Michèle Gendreaux-Massaloux, recteur et conseiller d'État honoraire, responsable du pôle *formation, enseignement supérieur, recherche* au sein de la mission interministérielle de l'Union pour la Méditerranée, lors du colloque « Langues anciennes, mondes modernes ! Refonder l'enseignement du latin et du grec », lycée Louis-le-Grand, 31 janvier 2012**

## **N'oublier aucune langue, les traduire toutes : réflexions méditerranéennes sur les langues anciennes**

Je viens d'un monde où, quand on entrait en bon rang dans une École Normale Supérieure -de jeunes filles-, la directrice, qui en imposait, entreprenait de vous démontrer que les langues anciennes assuraient le *cursum honorum*, conduisaient à la gloire universitaire, et devaient symboliser, pour les littéraires, la pureté disciplinaire, c'est-à-dire le plus haut niveau dans la hiérarchie des terrains d'étude. Si l'on tentait d'opposer, timidement, que l'impureté d'une langue moderne n'a pas moins d'attrait, ne présente pas moins de difficultés, ne conduit pas à des métiers moins passionnants, la directrice, maternelle, recommandait, *next best*, l'allemand, qui pouvait s'allier à la philosophie. Les langues romanes, réputées de rang secondaire, ne pouvaient attirer que les esprits faibles.

Heureuse d'avoir contrevenu à ce conseil, et donc d'intervenir ici en tant que non spécialiste, apparemment extérieure à ce qui vous rassemble, je n'ai pas pourtant le sentiment d'avoir déserté la cause. Voulant m'adresser en langue moderne au monde moderne, je n'ai jamais pensé qu'il fallait s'abstenir de recommander, et de pratiquer, les langues et les cultures du monde ancien et en particulier du monde méditerranéen ancien. C'est cette conviction, ce qui la fonde et les conséquences que j'en tire, que je résumerai aujourd'hui en un plaidoyer en trois parties :

1. D'une part, une langue ancienne me paraît donner accès à un univers culturel où le singulier porte déjà du pluriel, ce qui amène à penser la matrice de l'unité méditerranéenne à nouveaux frais.
2. D'autre part, le latin et le grec anciens ont participé d'un gigantesque brassage linguistique assurant un permanent besoin de pluralisme, des coexistences, des interférences, des intégrations, des emprunts, dont les strates et les évolutions sont indispensables à la connaissance des langues de chaque pays, de ses cultures, de ses pratiques.
3. Enfin, les arguments ne manquent pas pour faire en sorte qu'en Méditerranée la langue de chacun s'accompagne d'une langue commune, celle qu'Umberto Eco, grand méditerranéen, répute être aussi celle de l'Europe, la traduction.

Travaillant depuis quelques années avec des représentants de tous les pays riverains de la Méditerranée, j'ai questionné, en consultant nombre d'institutions de recherche, en France et tout autour de *mare nostrum*, l'espace méditerranéen. Depuis Braudel, il a été, explicitement ou implicitement, considéré comme un écosystème, source d'une histoire globale, sans que soit suffisamment mis en valeur ce qu'il contient, en même temps, de hiérarchies, de polarités multiples, entre nords et suds au pluriel, mais aussi entre nords, et entre suds. Aussi une nouvelle approche, pluridisciplinaire, à laquelle participent des professeurs de langues anciennes, des historiens, des géographes, des ethnologues, des anthropologues, des sociologues, des littéraires, se trouve-t-elle mise en œuvre en divers lieux, par exemple à Paris 8. Il s'agit de se défaire d'un discours homogénéisant, lié à des normes qui devraient s'imposer partout, et de restaurer les disparités

constitutives, les fragmentations. Il s'agit aussi de retrouver une épaisseur historique pour mieux aborder le présent autant que le passé. Cette approche, de plus, me semble autoriser une relation constructive des professeurs de langues anciennes aux jeunes dont la famille est venue d'ailleurs et qui résident dans tous les pays riverains, y compris la France: tous ont un droit égal à considérer le patrimoine des langues anciennes comme un bien commun, utile à chacun.

Or commencer par là, c'est se demander ce qui, dans chaque culture antique, met en lumière ces disparités, en découvrir le pluralisme interne, le pluriel inclus dans le singulier.

S'agissant du monde latin, nous savons, depuis les travaux, essentiels, de Florence Dupont et du séminaire tenu sous sa direction au centre Louis Gernet (CNRS, EHESS), que l'altérité latine ne s'applique qu'à deux objets déjà liés par une ressemblance, comme deux cités grecques ou deux royaumes barbares. Avec ce qui est trop éloigné on ne peut établir un lien d'altérité faute d'un minimum d'identité première : Rome n'est Rome que parce qu'elle est, à la fois, grecque et non grecque, étrusque et non étrusque. De là découle une fascinante redécouverte de « la ville sans origine » : le culte essentiel à la définition de la citoyenneté romaine se déroule hors de Rome, à Lavinium, ville romaine fondée par un Troyen. L'identité romaine ouvre la cité sur l'étranger en tant que tel, modelé sur la figure d'Énée, et intègre l'altérité au sein de sa définition : tout Romain vient d'ailleurs.

... aux époques les plus anciennes où les historiens peuvent remonter, Rome baigne dans une culture hellénique commune à toutes les cités du bassin méditerranéen. C'est ainsi que les récits de fondation la représentent, tel est l'imaginaire de ses origines attestant de son appartenance au monde civilisé. (...) Bien plus tard seulement, Rome affirme une identité en s'opposant à la Grèce, mais sans perdre son hellénisme organique. Les Romains resteront toujours grecs dans toute une partie de leur vie, l'*otium*, celle consacrée au loisir : le banquet, les spectacles, les activités intellectuelles. Ce que nous avons appelé ailleurs « l'altérité incluse », qui s'oppose à l'altérité exclue, celle des Grecs orientaux, efféminés et corrupteurs des royaumes hellénistiques vaincus, les *Graeculi*, dont les Romains dénoncent dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.C. la dangereuse séduction<sup>1</sup>.

Le monde grec n'est pas moins fécond, pour peu qu'on relise les textes avec ce que Nicole Loraux appelle, en l'illustrant, «une vigilance de chaque instant aux tours et retours de l'exclu dans la trame signifiante du texte<sup>2</sup> ». Sa lecture du développement proposé dans le *Ménéxène* sur la femme, imitatrice de la terre, « *Mētēr* qui n'est pas une femme, des femmes qui ne sont pas la mère », mérite à mon sens d'être considérée comme une explication de textes canoniques. Je ne cite que la conclusion de ce très beau chapitre :

Tout est là, mais tout autre parce que le là a glissé sur le soi. Tout est là, mais tout autre ? Sur-le-champ, il faut corriger un énoncé aussi optimiste (ou grandiloquent, comme on voudra) en y glissant : un peu. Tout est là, et tout est devenu un peu -seulement un peu- imperceptiblement, tout autre. Un peu tremblé. Au lecteur de suivre l'étranger, sans le fixer trop vite comme à la fin des Lois, dans son retour sans fin vers les autres racines du même.

Un deuxième trait d'un regard actuel sur les cultures méditerranéennes, capable de valoriser l'image de langues anciennes en l'insérant dans un ensemble plus large, me semble résider aujourd'hui, à l'heure où tant de signes prouvent la capacité des pays du sud à rechercher par leurs propres forces les instruments de leurs évolutions politiques, dans la connaissance de ces contacts, anciens, entre langues et cultures, qui parent le passé des couleurs du divers.

Les travaux relatifs aux éléments islamiques présents dans les univers culturels chrétiens et juifs, par exemple au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle dans la Sicile normande, le trilinguisme de chrétiens à la fois hellénophones, arabophones et latinophones, comme la place des caractères hébraïques dans certaines chapelles chrétiennes, restituent des liens linguistiques et des brassages qui invitent à reconsidérer les cartographies conventionnelles et les visions statiques : c'est, entre langues

---

1 *Rome, la ville sans origine*, Le Promeneur, 2011, p.47.

2 *Né de la terre, Mythe et politique à Athènes*, Le Seuil, 1996, p.186-187.

méditerranéennes, depuis l'Antiquité la plus reculée, la loi du mouvement qui l'emporte, et avec elle les alternances de langues, la création de *linguas francas* ou de *pidgins*. En même temps, les États modernes, dès leur émergence, privilégient le plus souvent, légitimement, une langue donnée, pour assurer l'unité et la cohésion nationales, permettre à chacun de disposer d'une éducation de même nature, et édifier un corpus de textes normatifs officiels. Mais le pluralisme inscrit au cœur de l'histoire des peuples méditerranéens, même à travers les guerres, ne s'efface qu'au détriment de la connaissance de ces autres qu'il faut connaître pour vivre en paix à leur côté: la connaissance de toutes les langues anciennes de la Méditerranée aide à connaître les peuples qui la bordent, et il ne faut, me semble-t-il, pas regretter que de longue date les linguistes français spécialistes des multiples langues anciennes, tant le punique, le berbère, l'arabe ancien, que l'araméen, le paléo-hébraïque, l'écriture ptolémaïque, celle des textes sumériens et celle des inscriptions royales assyriennes, soient comme les antiquisants relativement nombreux et reconnus dans le monde entier. Mais je plaiderai aussi, vous vous en doutez, pour que soient étudiées toutes les langues actuelles de la Méditerranée, toutes les langues latines et le grec contemporain qui dit tant de choses sur la matérialité d'un mot et son rapport avec l'abstraction -μεταφορά peut se lire sur les camions de déménagement, εξοδος aux sorties du métro...- et bien sûr l'arabe parlé contemporain dans ses diverses variétés, que même les pays du sud peinent à intégrer à leur enseignement de la langue nationale.

Le renforcement de l'apprentissage, en formation initiale et continue, et de l'approfondissement des langues, anciennes et modernes, implique que la traduction soit reconnue comme une dimension essentielle des relations entre peuples de la Méditerranée.

Là encore, le passé parle pour le présent : c'est par des traducteurs, par exemple Livius Andronicus pour l'*Odyssée*, c'est par des écrits théoriques sur la traduction, en particulier ceux de Cicéron et de saint Jérôme, que le monde latin nous touche comme porteur d'universel ; c'est par les écoles de traduction du grec vers l'arabe et réciproquement, Bayt al-Hikma, les Maisons de la Sagesse, comme celle de Bagdad au IX<sup>ème</sup> siècle, que les écrits philosophiques et scientifiques ont circulé en Méditerranée ; c'est par les traducteurs des textes arabes en latin de l'école de Tolède, dans l'Andalousie musulmane, du X<sup>ème</sup> au XIII<sup>ème</sup> siècle, école encore aujourd'hui vigoureuse, que se sont diffusés les savoirs scientifiques les plus innovants. Et les révoltes et révolutions actuelles empruntent quelques-uns de leurs traits spécifiques à la *Nahda*, ce mouvement des « lumières de l'Orient » qui, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, a engendré la multiplication des traductions en Egypte, au Liban et dans les pays du Maghreb.

J'ai vu naître, avec le concours de personnalités de grand talent comme Elias Sanbar, qui représente aujourd'hui la Palestine à l'UNESCO, ou Abdellatif Laâbi, un mouvement d'analyse et de réalisation de « traductions manquantes », mouvement de grande ampleur, qui touche à la fois les lettres contemporaines, les écrits de fiction, et les ouvrages scientifiques, en particulier de sciences humaines et sociales, pour repérer les manques, lancer des appels d'offre, publier les meilleurs travaux. La Fondation Anna Lindh, née du processus de Barcelone et à laquelle l'Union pour la Méditerranée a donné une nouvelle visibilité, apporte un soutien substantiel à cette initiative. Pourquoi aujourd'hui ne pas aller jusqu'à l'étendre aux langues anciennes, pour demander, entre autres, un repérage des textes latins et grecs non encore traduits en arabe ?